



VERS NOËL 2023

André Beauchamp

Prêtre du diocèse de Montréal,
théologien et environnementaliste,
Chercheur associé au Centre justice et foi

*Droit de reproduire ce texte à la condition
de ne pas le changer et d'en indiquer la source*
abeauchamp@cjf.qc.ca



Depuis quelques années, j'ai pris l'habitude de proposer aux gens de mon entourage une réflexion autour de Noël. Il s'agit, pourrait-on dire, d'une méditation à haute voix qui ne mérite pas une édition – l'édition religieuse est au ralenti – ni même une publication dans une revue. Je mène cette réflexion pour moi-même en quelque sorte, pour voir clair en moi. Mais comme l'électronique nous permet de déborder les limites du je, je prends la peine de rédiger un texte et de l'offrir à quelques-uns.

Mon propos se développera en quatre sections. D'abord un regard sur le temps d'aujourd'hui. Ensuite une réflexion sur le thème du visage, en écho au thème suggéré par Prions en Église Vie Liturgique : *Montre-nous ton visage*. La troisième section portera une des dimensions majeures de Noël : Dieu rendu visible à nos yeux. La finale explorera quelques pistes d'espérance.



I - LE TEMPS D'AUJOURD'HUI

Je sais que le vieillissement assombrit notre regard sur le temps d'aujourd'hui. Il est toujours mauvais par rapport au temps de notre jeunesse qui ne nous paraît souvent si beau que parce qu'il n'est plus. En tout cas, le temps actuel me paraît mauvais, très mauvais, sombre, très sombre.

Déjà dans l'univers médiatique, il n'y a de nouvelles que de mauvaises nouvelles "good news, no news", dit le proverbe. Les thèmes de l'heure nous sont familiers : les relents de la COVID, la guerre en Ukraine, les ingérences de la Chine, les migrations clandestines, les feux de forêt au nord, au sud, à l'est, ici et en Europe, les canicules, les ouragans, la crise du logement, l'inflation, la violence urbaine, les itinérants et les opiomanes, les féminicides, l'engorgement dans les hôpitaux, la pénurie de main d'œuvre. Pas facile d'y voir clair.

Aux États-Unis, l'agression sur le Capitole après la victoire de Biden sur Trump ressemblait à un putsch. J'ai pensé à César qui refuse de démobiliser ses troupes et qui franchit le Rubicon. À Ottawa, l'occupation de la ville par les camionneurs inquiets et en colère, soutenus in petto par la droite américaine, ressemblait à une volonté de renverser l'ordre établi. Même en Russie, Prigogine a bien eu l'audace de monter vers le Kremlin mais comme il n'a pas osé terminer son travail, il l'a payé de sa vie.

Un peu partout cela sent la guerre, en Ukraine, à Formose, en Corée, au Moyen-Orient. Aux USA, on dirait que couve une guerre

civile larvée, une dénonciation de l'État, une droite puissante, blanche, armée, prête à nettoyer le pays en revenant aux valeurs pures et dures : primauté de l'argent, haine de l'émigré du dehors et du dedans, interdiction de l'avortement, dénonciation des tendances LGBTQ, répression policière.

La tension entre les clans de l'ancienne guerre froide (marxisme contre capitalisme, URSS contre USA et Europe) ne s'exprime plus dans les termes d'autrefois (marxisme et matérialisme dialectique contre liberté de pensée et d'entreprise). Il y a comme une inversion symbolique. La critique de la Russie contre l'Occident évoque le scandale du Gay Pride, l'homosexualité, le wokisme, la liberté d'expression, de ce que l'on peut appeler la dégénérescence de l'Occident. Il y a comme une odeur de guerre sainte. En 2022, le patriarche orthodoxe Kirill, un peu le pape d'Orient, interprétait la guerre contre l'Ukraine comme un combat pour se protéger contre les valeurs véhiculées par le « pouvoir mondial », notamment le "Gay Pride" (Rousselet, p161). L'Église orthodoxe appuie Poutine. Après les attentats de 2001, Bush autrefois interprétait la lutte contre le terrorisme comme une lutte (à finir?) entre le clan du bien et celui du mal. Le discours a simplement changé de camp. La démocratie est le mal.

En évoquant les malheurs du temps, je ne puis passer sous silence la question écologique à laquelle je m'intéresse depuis plus de quarante ans. À l'heure d'aujourd'hui, le thème vedette de cette crise est celui des changements climatiques, ou si l'on préfère du réchauffement de la planète. Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut attribuer tel feu de forêt, telle canicule aux changements

climatiques. Une hirondelle ne fait pas le printemps. Mais les observations s'accumulent. La pollution atmosphérique, cause première du réchauffement, est bien mesurable. La température globale à la surface de la Terre augmente et cela aussi est mesurable. Les glaciers reculent atténuant l'effet d'albedo, la banquise recule, le pergélisol fond libérant du méthane, un puissant gaz à effet de serre, le niveau des océans monte lentement. Cet excès de chaleur amène un bouleversement des équilibres climatiques, notamment des courants marins et des vents. Pour comprendre ce qui se passe, les experts ont essayé de construire des modèles qui illustrent les interactions entre les différents facteurs concernés. Or les prédictions avancées par les modèles correspondent aux constatations que nous faisons actuellement : des extrêmes plus prononcés, des canicules plus chaudes et plus longues, des pluies torrentielles sur des territoires plus délimités etc. La réalité confirme les hypothèses mises de l'avant. Même le président Biden reconnaît l'existence du réchauffement climatique.

En 1981, j'étais directeur de cabinet du ministre de l'Environnement, Marcel Léger. La question vedette du temps était les pluies acides. À Radio-Canada, on ne pouvait faire passer des informations concernant l'environnement car, pour le chef d'antenne du temps, Bernard Derome, ces questions étaient sans intérêt. Des soucis d'oiseaules! Il nous fallait donc attendre le week-end et passer nos nouvelles en fin de semaine en l'absence de monsieur Derome.

Quand les études du GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat : en anglais IPCC), créé en 1988, ont

commencé à paraître, il y a eu immédiatement une levée de boucliers pour contester les études. Les opposants s'appellent les climatosceptiques : souvent des savants hypercritiques et bien des experts à la solde de pétrolières et des pollueurs. Les premières études avaient des failles. Mais à la longue, l'évidence s'est imposée : le climat se réchauffe. C'est maintenant un fait reconnu.

En fait, la crise écologique est déjà cernée et annoncée dès 1960. En 1972, la conférence internationale de Stockholm lance un cri d'alerte, ce qui amène les ajustements institutionnels importants (ministère de l'Environnement, législations, normes industrielles), mais cela n'infléchit guère la volonté féroce de développement. Pendant cinquante ans, nos sociétés ont pratiqué le déni renvoyant la prise en compte réelle de l'environnement à plus tard. Avec les bouleversements des dernières années (la COVID, les feux, les sécheresses, inondations, canicules, etc.), nous sortons maintenant du déni. Oui c'est vrai : la crise est là, lourde, parfois sévère, toujours menaçante.

Deux pistes d'action se profilent : s'adapter, prévenir.

L'adaptation est en cours. Comment vivre avec les changements climatiques? De nombreuses pistes se présentent; normes de construction, aménagement des villes, réduction des îlots de chaleur dans les villes, gestion plus écologique des déchets, emballages réduits, recul de l'auto au profit des transports collectifs et actifs, autres mœurs alimentaires. Plus profondément, on cherche à se libérer du pétrole mais il n'y a pas de solution magique. L'auto

électrique n'est pas une solution magique car elle engendre ses propres impacts encore mal évalués. L'éolien est prometteur mais rencontre une forte résistance citoyenne. Le nucléaire reste encore très incertain, même si le lobby nucléaire cherche à s'imposer.

Plus profondément, les mouvements de simplicité volontaire et d'austérité joyeuse sont nettement plus prometteurs. Au niveau politique, les villes semblent être les premiers gouvernements aptes à prendre des actions efficaces : transports en commun, verdissement des ruelles et agriculture urbaine, parcs urbains etc.

Si l'adaptation devient déjà un thème à la mode, la prévention s'avère plus difficile car elle demande des changements majeurs d'orientation. D'abord combattre la pauvreté et donc les écarts entre les très riches et les très pauvres, soutenir massivement les pays en voie de transition, opérer les transferts technologiques. Ici même, changer les modes de consommation et de production, vivre à l'intérieur des limites planétaires.

Les Conférences des parties au protocole de Kyoto (les COP) sont l'occasion pour les pays de prendre des engagements, mais les accords n'ont pas de force de contrainte. Il n'y a pas d'autorité mondiale pour obliger les parties à atteindre les cibles annoncées. Le Canada promet d'atteindre la carboneutralité pour 2050. La Chine parle de 2060. C'est bien loin, probablement trop loin car, entre-temps, la pollution augmente et la crise s'accroît. La prévention exige une vision à long terme avec des actions dès maintenant, mais le temps politique ne dépasse guère les échéances électorales :

environ quatre ans. Une prévision sur vingt ans paraît difficilement inacceptable et il y a toujours une forte tête pour crier au complot.

J'ai évoqué la crise climatique. La crise écologique est plus globale et plus complexe; surexploitation de la planète, disparition d'espèces, pollution des sols, des eaux, des océans, de l'air, risques industriels et technologiques. En 2005, Jared Diamond évoquait l'hypothèse d'un effondrement de nos sociétés. Le tragique d'un effondrement c'est qu'il ne suit pas une simple logique d'accumulation : un peu, un peu plus, encore un peu plus; il survient d'un coup, comme un bel arbre en forêt qui semble simplement mort, sec, mais droit et solide et qui puis, sans raison apparente, se désagrège d'un coup devant nos yeux. On pense à la théorie du chaos. Une parabole toute simple circule en ce sens dans le milieu écologiste : un nénuphar dans un lac double sa superficie chaque jour. Il prendra un mois, c'est à dire trente jours pour couvrir la totalité du lac. À quel jour du mois aura-t-il atteint la moitié de la superficie du lac? La réponse intuitive est au 15^e jour; la vraie est au 29^e jour. Combien de grenouilles faux-grillon faut-il sauvegarder pour sauver l'espèce? Jusqu'où peut-on réduire l'habitat du caribou forestier?

Je n'aime pas particulièrement le ministre Pierre Fitzgibbon mais quand il dit qu'il faudra pour atteindre nos objectifs de carboneutralité en 2050, ou mieux encore en 2035, renoncer à la deuxième auto pour une famille, il tient des propos de bon sens. Dans la crise du logement qui s'annonce, qui veut posséder une maison en ville, un chalet à la campagne et un condo en Floride? Notre mode vie ne peut pas être exporté à tous les habitants de la planète. Et pouvons-nous invoquer notre privilège pour contester aux autres un

droit au logement? Y aura-t-il un effondrement global, une implosion du système industriel, des bouleversements politiques majeurs? Chose sûre, si l'humanité ne corrige pas son parcours, une crise aura lieu.

À la nuit de Noël, nous proclamons un texte du prophète Isaïe évoquant le malheur des exilés habitant au pays de l'ombre :

Le joug qui pesait sur lui

La barre qui meurtrissait ses épaules

Le bâton du tyran

Tu les as brisés (Is 9,3)

Magnifique prophétie pour un temps de malheur. Nous ne vivons pas un exil causé par un conquérant sanguinaire, mais le fardeau qui pèse sur nous est probablement pire et nous en sommes responsables. Le tyran n'est pas ailleurs, hors de nous. Il est une part de nous-mêmes, entretenu par le système et la publicité. Il y bien un salut devant nous qui nous invite à nous libérer de l'injustice envers les pauvres, de l'avidité, de la soif de tout consommer. Les responsabilités ne sont les mêmes pour tous, loin de là. On a tendance à culpabiliser les plus pauvres et les plus petits alors qu'il faudrait dénoncer et contraindre, ce que le système ne veut pas. Cela dit, nous sommes tous concernés.

Au bord des fleuves de Babylone,
Nous étions assis et pleurions
Nous souvenant de Sion;
Nous avons perdu nos harpes

C'est là que nous vainqueurs
Nous demandèrent des chansons
Et nos bourreaux des airs joyeux :
« Chantez-nous, disaient-ils
Quelque chant de Sion ».

Comment chanterions-nous
Un chant su Seigneur
Sur une terre étrangère?
Si je t'oublie Jérusalem
Que ma main droite m'oublie

Ps 136 (137), 1-5

Bibliographie I : Le temps d'aujourd'hui

BEAUCHAMP, André : *Regards critiques sur la consommation*. Montréal, Novalis, 2012, 95 pages

HUET, Sylvestre : *Le GIED urgence climat*. Paris, Tallandier, 2021, 261 pages

ROUSSELET, Kathy : *La sainte Russie contre l'Occident*. Paris, Salvator, 2022, 172 pages

VILLENEUVE, Claude et François Richard, *Vivre les changements climatiques*. Sainte-Foy, MultiMondes, 2007, 449 pages

Revue Relations, automne 2023, no 822 : *Par-delà l'effondrement*



II - LE MYSTÈRE DU VISAGE

Depuis plusieurs années, Prions en Église et Vie Liturgique, deux produits de Novalis-Bayard, proposent des thèmes susceptibles d'aider les équipes pastorales à planifier leur travail dans un cadre unifié. Pas simple de trouver un thème neuf à chaque année! Le thème général pour toute l'année B, 2023-2024, est: VIENS SEIGNEUR avec comme sous-thèmes Montre-nous ton visage pour l'Avent, Apporte la paix pour Noël, Ouvre-nous le Chemin pour le Carême et Souffle ta vie pour le temps pascal.

Je ne discute pas ici de ces choix car je sais combien il est difficile de trouver un thème et des slogans adéquats. Je m'attarderai toutefois sur le thème du visage (celui de l'Avent) qui à mes yeux, est d'une grande richesse. La liturgie de l'Avent B ne mentionne le visage qu'une seule fois, en Isaïe 64,6 (1^{er} dimanche, 1^{ère} lecture) : « tu nous as voilé ton visage ». Au temps de Noël, cette fois à la fête de Sainte-Marie, mère de Dieu (premier janvier), fête commune aux trois années du cycle liturgique, la référence au visage revient en force : « que le Seigneur fasse briller sur toi son visage » (Nb 6,25).

Anthropologie du visage

Dans le mot visage, il a le mot voir. Le visage est ce qui nous révèle, nous fait voir. Le dictionnaire Robert renvoie à l'ancien français vis, au sens de vis-à-vis, du latin visus : aspect, apparence. Le visage est ce que les autres voient de nous mais que nous ne voyons pas. « Le visage n'est pas pour soi, il est pour Dieu; il est le silencieux du

langage (...). Le visage est le symbole de ce qu'il y a de divin en l'homme » (Chevalier et Gheerbrant *DICTIONNAIRE DES SYMBOLES*, p. 1023).

Bien sûr, dans le miroir (ou dans l'eau comme pour Narcisse) nous voyons notre visage, mais en nous regardant nous modifions même temps notre image. Nous composons alors une image de nous-mêmes. Je souris, je grimace, je ris, j'ouvre les yeux exagérément, je durcis mon visage, je pince les lèvres. On peut ainsi passer des heures devant son miroir à placer ses cheveux, pour ressembler à tel acteur, telle actrice. Mais cet autre que soi que l'on construit n'est jamais identique au vrai soi-même qui nous échappe mais que l'autre perçoit.

Ainsi, dans la rencontre d'autrui, il y a un chassé-croisé d'images de soi : ce que je suis, ce que je pense être, ce que je projette de moi (la face que je montre), ce que l'autre perçoit. Quatre figures. Et réciproquement pour l'autre devant moi qui, lui aussi, navigue dans ces dédales du dedans et du dehors, du voilé-dévoilé, du montré et du caché (Martin Buber a beaucoup étudié cette dialectique). La rencontre avec autrui n'est pas pour autant impossible mais elle s'effectue dans un long cheminement vers la vérité. Qui je suis, qui tu es, qui nous sommes? Pour reprendre un mot d'un père Jésuite que Malraux aimait citer : l'être humain est un misérable petit tas de secrets. Malgré tout, l'amour et la confiance peuvent franchir ces obstacles et paver le chemin d'une rencontre véritable.

Bible et visage

Paradoxalement, le thème du visage est peu étudié. Pas d'entrée pour ce mot dans *Encyclopaedia Universalis*. Pas d'entrée dans le Vocabulaire de théologie biblique ni dans le *Dictionnaire du judaïsme*. La première occurrence du mot dans *la Bible* est en Gn 3, 19 : « à la sueur de ton visage, tu gagneras ton pain » mais la note infrapaginale de la Bible de la liturgie dit que littéralement il s'agit des narines. Plus fréquemment, le visage renvoie à la beauté et à la séduction, surtout pour le cas de la femme. Ainsi Judith devant rencontrer Olopherne Holopherne se lave-t-elle, se parfume, se coiffe, « se fait très belle afin de séduire le regard de tous les hommes qui la verraient » (Jdt 10,4). Quand les surveillants la voient « le visage transformé », ils sont séduits (v7). Holopherne le sera aussi pour sa perte.

Mais Dieu a-t-il un visage? La *Bible* n'hésite pas devant de nombreux anthropomorphismes. Dieu a un cœur, des entrailles, une parole, des mains. Il a aussi un visage mais ce visage ne peut être vu : voir Dieu, c'est mourir.

Moïse, pour sa part, peut converser avec Dieu, d'homme à homme pourrait-on dire. Lorsqu'il monte à la rencontre Dieu, la nuée descend sur lui et le cache aux yeux des autres. Lors d'une rencontre, Moïse veut voir Dieu. « Je t'en prie, laisse-moi contempler ta gloire ». Le Seigneur dit : « Je vais passer devant toi avec ma splendeur, et je proclamerai devant toi mon nom qui est Le Seigneur (...) Tu ne pourras pas voir mon visage, car un humain ne peut pas me voir et rester en vie (...) Voici une place près de moi, tu te tiendras

sur le rocher; quand passera ma gloire, je te mettrai dans le rocher et je t'abriterai de ma main jusqu'à ce que j'aie passé. Puis je retirerai ma main, et tu me verras de dos, mais mon visage personne ne peut le voir (Ex 33, 20).

Ainsi le visage est la présence et l'identité de la personne. Quand quelqu'un nous toise et nous fixe dans les yeux, nous disons qu'il nous dévisage. Il usurpe notre être.

L'aventure de Moïse est complexe. Sur la montagne, Moïse parle avec le Seigneur à l'abri du regard des autres. Mais quand il revient de sa rencontre, son visage rayonne de lumière (Ex 34,2) et cette vue effraie le peuple. Pour ne pas les effrayer, Moïse met alors un voile sur son visage. « Lorsqu'il se présentait devant le Seigneur pour parler avec lui, il enlevait son voile Jusqu'à ce qu'il soit sorti. Alors, il transmettait aux fils d'Israël les ordres qu'il avait reçus et les fils d'Israël voyaient rayonner son visage, Puis il remettait le voile sur son visage jusqu'à ce qu'il rentre pour parler au Seigneur (Ex 34, 34-35).

Le voile

Le visage révèle l'identité, le voile protège l'identité. C'est probablement cette profondeur du mystère du visage et aussi la puissance de séduction du visage, surtout celui de la femme (Judith mais aussi Rachel qui avait belle allure et beau visage (Gn 29, 17), et Dalila, et Salomé, et Bethsabée) qui ont incité de nombreuses cultures, dont la culture sémitique, à obliger les femmes à porter un voile en public. L'obsession de l'image d'Eve, la tentatrice par

qui le malheur arrive. L'homme marche tête nue, la femme voilée. Cela était encore la tradition ici durant ma jeunesse: une femme devait porter un chapeau en public et, à l'église on ajoutait une voilette qu'il lui fallait relever pour pouvoir communier. Aujourd'hui, nous réclamons l'égalité et la liberté de la femme et considérons l'obligation du voile comme une forme de violence faite aux femmes, un symbole de leur sujétion à l'égard de l'homme. Paul qui affirmait qu'en Jésus il n'y a plus l'homme et la femme, qu'il n'y a plus de différence entre nous et que nous ne faisons qu'un avec le Christ (Ga 3, 26-29) ne tenait pas le même discours dans l'assemblée liturgique :

La tête de tout homme, c'est le Christ, la tête de la femme c'est l'homme, la tête du Christ, c'est Dieu. Tout homme qui prie ou prophétise ayant quelque chose sur la tête fait honte à sa tête. Toute femme qui prie ou prophétise sans avoir la tête couverte fait honte à sa tête : c'est exactement comme si elle était rasée (1 Co 11, 3-7).

La question du voile fait toujours querelle dans notre milieu. Pour les Musulmans, le voile est imposé comme une exigence sacrée (et comme un marqueur identitaire) même si une certaine critique à l'intérieur de l'islam ouvre aujourd'hui quelques brèches. Si les femmes musulmanes le portent par conviction, je les respecte. Si elles sont contraintes par leur milieu ou par une hégémonie machiste, je les plains. Que le voile soit un choix, parfait. Feu Roland Leclerc me disait que, dans sa paroisse, des femmes catholiques souhaitaient, sans oser le dire, le port du voile car le voile les protégerait d'un certain harcèlement. Mais le voile lui-même n'est pas sans ambiguïté. Le voile comme tout vêtement habille et orne,

cache et séduit. Chacun, chacune habite son corps à sa manière. Voir sur ce point le roman déjà ancien de Pierre Loti *Aziyadé*.

Autrefois, pour se protéger (et souvent par machisme), les sociétés imposaient des ségrégations de lieux, de fonctions d'habillement etc. et le voile cachait le visage, ce haut-lieu de l'identité. Nous vivons entremêlés et à visage découvert, ce qui renvoie chacun, chacune à l'authenticité de son visage. À l'heure des médias sociaux, le défi n'est pas simple.

Quand Dieu cache son visage, ou le détourne, c'est la mort. En notre condition, le visage de Dieu est inaccessible. Mais si Dieu tourne vers nous son visage c'est promesse de bénédiction. Le visage de Dieu nous sauve, mais il demeure inaccessible. Pourquoi?

Image du visage

C'est ainsi que la tradition biblique revêt une caractéristique bien spéciale : elle interdit toute statue ou toute image de Dieu : « Tu ne feras aucune idole, aucune image de ce qui est là-haut dans les cieux, ou en bas sur la terre, ou dans les eaux par-dessus la terre. Tu ne te prosterner pas devant ces images pour leur rendre un culte (Dt 5, 8 cf aussi Ex 20,4).

Alors que les nations païennes environnantes utilisent à profusion des images pour représenter et honorer la divinité, le peuple

d'Israël pratique un dénuement total : son culte est aniconique, sans icône. Dans le saint des saints il n'y a rien, un vide qui révèle une présence. Il y a l'arche d'alliance qui garde les tables de la loi, mais rien d'autre.

Derrière ce tabou, il y a probablement une conviction cachée : représenter quelqu'un, faire son image, c'est lui voler son identité, en quelque sorte le vider de lui-même. Faire une image de Dieu voudrait dire mettre la main sur Dieu, le dominer, geste sacrilège au plus haut point.

Derrière l'imposition du voile, je pense qu'il y a quelque chose de cette conviction. Quand on joue avec un enfant, il arrive qu'on mette la main sur son visage puis, en repliant le pouce, on lui dit : je t'ai pris ton nez, tu n'as plus de nez. Effrayé l'enfant porte la main à son visage et, retrouvant son nez, se met à rire. Il y a comme une équivalence entre le visage et l'image. Ainsi dans certaines cultures (dont celle des Inuits, je crois), la photographie est interdite.

Au plan biblique, l'interdit de l'icône est probablement lié au récit de la création. Dieu fait tout par sa Parole. Au moment de créer l'être humain, il déclare : « Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance » Gn 1, 2b). Commentant ce texte, Thomas d'Aquin dit que dans la création on trouve des vestiges de Dieu, dans l'être humain son image.

C'est ainsi que, durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, on n'a pas fait d'image de Dieu ni de Jésus. D'autant plus que l'on pensait, dans la foulée des prophéties d'Isaïe sur le serviteur souffrant, que Jésus était laid. Les premières illustrations racontent les paraboles : le bon berger, le fils prodigue, la pêche miraculeuse. Puis sous l'influence de la culture grecque qui exalte la beauté du corps, la statuaire s'est développée. La prolifération des images a provoqué un immense débat au sein des Églises grecques durant la période de 725 à 843. La réforme protestante critiquera elle aussi les statues au sein de l'Église catholique. La statue aide et soutient la piété. Mais elle véhicule un risque important de déviation. La théologie dit que l'on rend aux saints et aux statues un culte de dévotion et à Dieu un culte de latrie. Le glissement de l'un à l'autre est facile.

Aujourd'hui, dans notre culture, nous utilisons l'image à outrance. Je pense aux « selfies » et surtout à la profusion de photos sur cellulaire de groupes, d'amis, de collègues, de voisins dans des périodes de fêtes et de détente, photos diffusées sans le consentement des personnes impliquées. Il y a une violation de l'identité personnelle. Les paparazzi sont au mieux des curieux, au pire des criminels, des charognards. Lady Di en est morte. Brigitte Bardot dit qu'elle vit en permanence en prison car elle ne peut se promener ni aller au restaurant sans que l'on ne vienne la photographier.

Le respect du visage, notre visage propre et celui d'autrui, nous renvoie donc à une éthique de la discrétion et à un usage pondéré des instruments électroniques mis à notre disposition.

Il existe dans le répertoire de chants sacrés une très belle chanson d'Odette Vercruysse interprétée par John Littleton : « je cherche le visage du Seigneur, je cherche son visage, tout au fond de vos cœurs ». Dieu a fait l'être humain à son image et c'est désormais sous les traits du pauvre, du malade, de l'étranger que nous rencontrons le ressuscité. Nous devons toujours prier pour que, à l'image de la transfiguration, la gloire de Dieu puisse illuminer notre visage.

Bibliographie II : Le visage (voir sur l'iconographie) :

Barbara Fade : *Le suaire de Jésus de Nazareth*, Montréal, Novalis, 2011, 499 pages

III - NOËL

Dieu rendu visible à nos yeux

Le centre, le cœur de la liturgie chrétienne, c'est la fête de Pâques, célébrant la mort et la résurrection du Seigneur Jésus. Pâques est célébrée au printemps, bien sûr, selon le calendrier juif de la pâque, renaissance après l'hiver, libération de l'Égypte, passage de la mer Rouge, symbole de mort et d'entrée dans la vie. Mais tous les dimanches de l'année sont un rappel de Pâques, à la fois septième jour de la création, jour du repos de Dieu et huitième jour de la nouvelle création inaugurée par la Résurrection. Il a fallu des siècles pour que l'année liturgique prenne forme et se déploie tout au long de l'année solaire pour aboutir à l'ordre que nous connaissons. L'émergence de Noël (et de l'Épiphanie) au solstice d'hiver correspond à une stratégie pour remplacer les grandes fêtes païennes du Soleil (les Saturnales) qui occupaient l'espace religieux de la société romaine. Que l'on me permette ici une citation ancienne mais pertinente.

L'Église primitive ne connaît qu'une fête, le jour du Christ Seigneur, la Pâque, hebdomadaire et annuelle. Quand on commence, au IV^e siècle à célébrer la naissance du Christ, c'est dans le but missionnaire de combattre, en les remplaçant, les fêtes païennes du solstice d'hiver (Rome 25 décembre, Égypte 6 janvier). Retenons de cette histoire que l'appel d'un monde païen à christianiser amène l'Église à mieux découvrir les richesses qu'elle porte en elle pour le salut de toutes les nations. La fête de Noël est donc la fête du Christ, c'est plus encore que sa naissance sur terre, sa manifestation, son

apparition comme Roi glorieux de la création où il vient. (J. Sauvage, *Réflexions doctrinales in Assemblées du Seigneur*, no 8, Vigile de Noël, Bruges, 1962, p 97).

La fête de Noël a de multiples reflets. D'abord on a voulu, comme pour Pâques, la faire précéder d'un temps de préparation, un quasi carême, devenu temps de l'Avent de trois ou quatre semaines. La fête elle-même se rattache au solstice d'hiver. Pour rivaliser avec la fête païenne, on met en évidence la naissance de Jésus comme la venue du Soleil invaincu, lumière du monde. À l'origine simple mémoire de la naissance de Jésus, en somme son anniversaire, Noël est bientôt perçu comme mystère qui réalise ce qu'il proclame. Naissance d'un enfant qui est aussi Dieu, attente dans l'actualité immédiate mais aussi attente de la venue définitive, parousie. Viens, Seigneur Jésus.

La fête de Noël nous oblige également à réfléchir sur l'identité de Jésus. Si on s'en tenait aux évangiles de Marc et de Jean, Jésus surgirait comme un adulte sans histoire ni généalogie, à la manière d'un Survenant. « Il est passé, il n'a fait que passer »! Était-il vraiment un homme? Pourtant ses marches à travers le pays, ses souffrances, la passion la mort, l'ensevelissement sont les traces d'un homme réel. Matthieu (l'annonce à Joseph, les mages, la fuite en Égypte) et Luc (l'annonce à Marie, la naissance, la présentation au Temple, la fugue au Temple), tout cela montre que l'homme Jésus est né et a grandi, qu'il a été bébé, puis enfant, ado et enfin adulte. Qui donc était Jésus? Il est certainement un homme. Pourtant ses actes et son message, le tombeau ouvert et le témoignage de ses proches de son retour en vie, tout cela laisse entrevoir une autre

dimension de son être, une dimension divine. C'est là, à mon sens, le mystère définitif de Noël : la descente de Dieu en chair humaine. Noël est un dévoilement.

Cela est mis en évidence d'abord dans la préface III de la messe de Noël :

Par lui, s'accomplit en ce jour
L'échange merveilleux
Où nous sommes régénérés
Lorsque ton Fils
Prend la condition de l'homme
La nature humaine en reçoit une incomparable noblesse
Il devient tellement l'un de nous
Que nous devenons éternels.

Le texte latin dit: admirabile commercium. Commercium, commerce, échange troc. Dieu devient homme, l'homme devient Dieu. C'est, pourrait-on dire, un échange de dupes, une aberration. Pour les autres religions, notamment l'Islam, il est intolérable de penser que Dieu puisse venir en l'humanité. La divinité est trop grande, trop transcendante pour une action de ce type: Dieu se salirait en quelque sorte. C'est un scandale, une folie. L'hymne aux Philippiens lui fait écho à ce mystère:

Le Christ Jésus
Ayant la condition divine
Ne retint pas jalousement
Le rang qui l'égalait à Dieu (Ph 2,5)

Le Christ Jésus a pris la condition humaine. C'est un abaissement, non pas une humiliation, mais l'extrême de l'amour. Aimer quelqu'un c'est se faire égal, c'est renoncer au pouvoir et à la domination que l'on pourrait avoir sur lui ou elle et entrer ainsi dans une véritable réciprocité. Un père de l'Église dit qu'en Jésus Dieu s'habitue à l'homme.

Retraçant la naissance éternelle du Verbe de Dieu, l'évangéliste Jean (Jean le théologien, dit la tradition) affirme : « le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous » (Jn 1,14). Le terme grec utilisé est très fort. Il ne dit pas *sôma* que l'on traduirait par corps mais bien *sarx*, chair : prendre chair humaine dans toute sa complexité, sa lourdeur, sa densité : corps et âme, insertion dans l'histoire et la trame humain. En prenant chair de notre chair, le Verbe renonce à la puissance mais il projette l'humanité dans la lumière.

La fête de Noël peut alors irradier de mille éclats et se déployer en de multiples symboles et attributs : attente, lumière, espérance, paix, naissance, enfance. Le folklore est au rendez-vous : le gui, le sapin, les chandelles, les agneaux, le bœuf et l'âne, les bergers, les mages et la multitude des anges sans oublier l'étoile et la neige. Fête populaire, s'il en est.

Pourtant l'enfant qui naît est fils de pauvres. Il annonce déjà à sa façon le persécuté et le crucifié. Il annonce le ressuscité. C'est la différence entre la mémoire, l'anniversaire, et le mystère. La grâce pascale est déjà dans Noël. Ici commence le salut.

Le mystère de l'homme Jésus restera toujours intrigant car nous ne savons pas comment l'homme Jésus, charnel comme nous, vit sa condition divine : conscience claire, faire semblant, ignorance? D'où la tentation du docétisme (pure apparence), de l'adoptianisme (un homme devenu Dieu, adopté par lui). Christ mystique, éthéré, presque un extraterrestre, ou même encore Christ révolutionnaire, Christ écrasé par Dieu portant sur lui le courroux du Père (« et de son Père apaiser le courroux »). L'histoire est lourde de tant de représentations de Jésus.

Dans sa simplicité, Noël nous plonge dans le mystère de Jésus, celui de l'incarnation, de l'échange. Dieu devient homme, l'homme entre dans le mystère de Dieu sans mélange ni confusion. La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant, disait saint Irénée. On pourrait dire inversement, la gloire de l'homme c'est le Dieu vivant. Il devrait suffire à notre bonheur de voir Dieu, mais il semble que Dieu doive rester invisible : voir Dieu et mourir. Parlant de la vie future, saint Paul parle pourtant d'un miroir appelé à disparaître pour la pure vision : nous voyons actuellement d'une manière confuse, comme dans un miroir; ce jour-là nous verrons face à face » (I co13,12). Nous ne savons pas ce que nous serons. Pensant aux autres, je reste intrigué par la parole de Jésus : j'étais nu, malade, en prison

et vous êtes venus jusqu'à moi » (Mt 25,36). Le mystère et le visage de Dieu sont en l'homme, le mystère de l'homme est en Dieu. L'incarnation est un pont. Dieu est amour, la vie est amour. En écrivant ces mots, je pense à tous ceux et celles que j'ai aimés, mais aussi à tous ceux et celles que j'ai détestés ou dont j'ai eu peur. Ils étaient aussi image et présence du Ressuscité mais la densité de leur présence m'échappait. Il est temps encore pour ouvrir les yeux et discerner désormais en toute personne le mystère d'une présence.

Bibliographie II! : Noël

SESBOÛÉ, Bernard, *Jésus Christ à l'image des hommes*, Paris, Desclée de Brouwer, 1997, 223 pages

IV - PISTES D'ESPÉRANCE

Le thème proposé par Novalis pour le temps de Noël et celui de la paix. C'est un bon thème souvent mis en valeur pas un mot du pape lors de la fête du premier janvier. À l'époque où nous vivons et avec la guerre en Ukraine, il est urgent de prier et d'œuvrer pour la paix.

Cela dit, je m'attarderai plutôt sur l'espérance qui est pourtant davantage un thème pascal. Mais compte tenu de mes propos sur la situation écologique et de l'éco-anxiété qui se répand partout, je pense opportun de m'attarder sur l'espoir et l'espérance. Je n'ai pas de boule de cristal pour dire ce qui arrivera demain, c'est-à-dire dans un temps tout proche de dix ou vingt ans. D'ici trente ans, une autre génération aura passé et, si la natalité ralentit pour la peine comme cela semble se dessiner, on pourra souffler un peu. L'optimiste, dit le proverbe, est un imbécile heureux; le pessimiste un imbécile malheureux. Je ne sais pas trop de quel côté penche mon imbécillité, mais les crises sporadiques que l'on constate laissent présager une crise plus globale qui pourrait être catastrophique. À quel point, c'est à voir.

Dans un petit livre savoureux (*Le livre de l'espoir*), Jane Goodall nous donne quatre motifs d'espoir. Jane Goodall est une biologiste de haut vol qui a consacré sa vie à l'étude des chimpanzés. Si elle parle d'espoir, il faut l'écouter car elle a largement goûté à la méchanceté humaine. Son témoignage est celui d'une scientifique mais aussi d'une humaniste qui a rencontré beaucoup de gens, donné beaucoup de conférences et a beaucoup réfléchi sur la

condition humaine. Son regard est également spirituel : « La vie n'apparaît pas sans raison, elle s'inscrit dans un projet » (p. 265).

Espoir et espérance

En théologie, on fait une distinction parfois trop facile entre espoir et espérance. L'espoir se tiendrait du côté des humains. C'est le fruit d'un calcul, fondé sur l'expérience, d'une victoire possible sur certaines impasses de la condition humaine. L'espérance serait du côté de Dieu et reposerait sur la promesse de Dieu d'accomplir le salut. Mais on ne sait ni quand ni comment ce salut s'accomplira. La personne d'espérance est convaincue de l'amour de Dieu sur elle : cet amour la sauvera et lui donnera le bonheur. L'Apocalypse évoque des images de rassemblement, de communauté, d'arbres prolifiques et même d'une nouvelle Terre.

Certains chrétiens, tout imbus de Dieu seul et de sa gloire, souhaitent simplement et directement la fin du monde, la destruction de la Terre, pour qu'arrive enfin le royaume de Dieu. Pour ma part, j'estime que la démission est irresponsable et que souhaiter le pire est une perversion. À mon avis, l'espérance, même si elle dépasse l'horizon terrestre, incite à aller au bout de soi et à rendre ainsi des victoires possibles y compris dans ce monde. Comme dit l'humoriste : de défaite en défaite jusqu'à la victoire finale.

Les arguments de Goodall en faveur de l'espoir sont les suivants :

- les ressources stupéfiantes de l'intellect humain
- la résilience de la nature

- le pouvoir de la jeunesse
- la force indomptable de l'esprit humain.

On remarquera que trois des quatre motifs d'espoir mis de l'avant par Jane Goodall reposent sur les capacités de l'être humain. Je ne reprendrai pas en détail sa démonstration mais les motifs que je suggère recoupent souvent les siens.

1. La longue histoire de la vie

L'histoire du cosmos est incroyable puisque l'on parle de milliards d'années et d'un processus qui semble aller dans un certain sens, du plus petit et du plus simple vers le plus grand, le plus complexe. Par hasard, disent certains, hasard aveugle et absurde, simple fantaisie du vide? Et pourtant l'univers existe bien, avec ses milliards de galaxies, certaines ayant des milliards d'étoiles et combien de planètes. Cet univers semble à la fois chaotique et ordonné, est peut-être encore en expansion, mais on y trouve aussi des cohérences et des constantes.

C'est l'éblouissement de Galilée comprenant que la mécanique céleste correspond à un ordre mathématique, qu'il y a comme un chiffre du monde. L'univers est à découvrir et avec quel étonnement. Je pense par exemple à l'évolution de la vie apparue sur Terre il y a peut-être 3.5 milliards d'années, aux premières bactéries, puis à des amas de cellules, à l'émergence des plantes et des animaux en milieu marin d'abord, puis à la lente conquête hors de l'eau, sur terre et dans l'air.

Chacun connaît cela maintenant : c'est comme une Vulgate. Il faut vraiment parler ici de la solidité de l'être et de l'acharnement de la vie à faire de la vie. Énormément d'espèces ont vécu et sont disparues (parfois avec des taux d'extinction de 90%) mais toujours la vie poursuit sa route. Notre angoisse est que notre espèce disparaisse et cette angoisse n'est pas déraisonnable; mais, dans la mesure où nous arrivons à la conscience critique de nos erreurs et de nos fragilités, un espoir nous est permis. L'humanité est-elle au bout de son cycle? Je ne le croirais pas dans la mesure où nous apprenons à vivre avec la Terre et non contre elle, où nous prenons appui sur la solidité de l'être et sur la pulsion de vie qui anime l'univers.

Rien ne peut naître du néant. S'il y a quelque chose maintenant (je pense, donc je suis) il y a toujours eu quelque chose. Donc le monde est éternel. S'il n'est pas éternel, son existence lui vient d'ailleurs, d'un autre qui échappe aux contingences du temps et de l'espace. C'est, en un sens, le pari de Pascal. C'est aussi l'argumentation de Thomas d'Aquin sur les voies qui mènent à Dieu. Dans un cas comme dans l'autre, la solidité de l'être fonde l'espoir malgré l'incertitude relative à ma propre vie. Au-delà de ma fragilité, la totalité est solide.

2. L'adaptabilité humaine

L'émergence de l'espèce humaine et sa survie sont d'emblée surprenantes. Quand notre espèce se détache de lignée Homo, elle semble a priori avoir peu de chances de réussir.

Ses caractéristiques biologiques sont la marche au sol, la main préhensile (le pouce s'oppose à la main), la station debout qui libère les bras et la main et permet l'encéphalisation, la descente de la glotte qui permet le langage articulé et assure une communication verbale beaucoup plus riche. Comme l'être humain doit se défendre de prédateurs dangereux, il invente des armes (pierres taillées, silex, pagaies, lances) et surtout une action concertée (la chasse) grâce à une meilleure communication. Il apprend la maîtrise du feu. Cueilleur de fruits, de noix, de tubercules et autres végétaux, il est aussi un peu un charognard opportuniste. Il est bien sûr chasseur et pêcheur.

Pour s'adapter à une situation écologique nouvelle, les espèces animales doivent modifier leur corps. Les modifications semblent survenir au hasard et quand une modification s'avère une adaptation avantageuse elle s'impose au sein du groupe, les individus mutants imposent leurs gènes.

Normalement, compte-tenu de la diversité des climats et des milieux écologiques, l'espèce humaine *Homo Sapiens* aurait dû donner naissance à plusieurs autres espèces humaines. Or il n'en est rien. L'être humain ne s'est pas adapté par des mutations biologiques mais par des adaptations culturelles : des vêtements, des instruments, des armes, des traditions, des manières de faire. La curiosité et le goût de l'aventure ont poussé *Homo Sapiens* à vivre dans d'autres environnements, la montagne, la plaine, le froid, la forêt, la steppe. L'espèce humaine date peut-être de 100 000 ans (les chiffres avancés

varient beaucoup) elle aurait donc connu la dernière glaciation ce qui ne l'a pas empêché de peupler l'univers, d'émerger depuis son foyer d'origine d'émigrer vers l'Europe, l'Asie, les Amériques, l'Océanie. Si notre espèce a dû rivaliser et parfois lutter contre d'autres espèces de la lignée Homo, elle a néanmoins témoigné d'une capacité d'adaptation culturelle incroyable. Il y a place pour l'espoir.

3-La science et la fuite en avant

J'aurais dû évoquer la science dans la section précédente car la science et son corollaire la technique ont été des moteurs extrêmement puissants de progrès. Mieux connaître le monde et son mystère, mieux le gérer pour notre bénéfice, explorer l'univers sont des succès importants. Il est donc en un sens tout-à-fait normal d'attendre du progrès scientifique et technique la guérison de nos maux. J'ai évoqué la crise écologique. Nombre de penseurs estiment que les problèmes actuels peuvent être réglés par une marche forcée vers plus de science et plus de technique. Peut-on arriver à un HOMO Technicus, synthèse de la biologie et de l'informatique, véritable HOMO DEUS, passage intensif au nucléaire (fission et non fusion), Cyborg, l'avenir s'annonce radieux. Ici, je suis, pour ma part, beaucoup plus réservé. D'une part, bien des malheurs actuels sont le fruit de développements techniques trop brusques et mal appréciés (pollution, accidents, déchets, déforestation, disparition d'espèces, maladies industrielles). Le chauffage au charbon a amélioré le confort domestique mais entraîné la pollution urbaine. L'auto a d'abord amélioré les déplacements mais elle a remodelé les villes et accentué

l'effet de serre et sa trop grande diffusion entraîne les embouteillages. Yvan Illich a montré que dans certains contextes, si l'on calcule le nombre d'heures qu'il nous faut travailler pour se payer une auto et le nombre d'heures sauvées en voyageant en auto, il serait plus payant de marcher. Les mégapoles de 15 ou 20 millions d'habitants sont-elles la solution d'avenir? La fuite en avant vers l'auto électrique est-elle une solution magique?

Quand je téléphone à l'hôpital et qu'un ordinateur m'offre cinq choix avec chacun quatre options et ainsi de suite, me demande de composer les six chiffres de ma carte d'hôpital, ma date de naissance et parfois d'autres informations, je m'ennuie d'entendre une vraie voix humaine qui me dise bonjour et m'aide à me retrouver. La technoscience implique-t-elle une perte d'humanité, un recul des sens (voir, entendre, sentir, toucher) au profit d'une logique abstraite?

Au fond le pur progrès, surtout technique, n'existe pas et toute innovation a aussi ses effets pervers.

4- La capacité de changer

L'avenir devant nous n'est pas fatal. Nous pouvons déjà dire oui à certaines filières et non à d'autres et nous sommes puissamment capables de nous adapter à des situations nouvelles provoquées par des mutations socio-techniques. L'expérience de la COVID l'a montré sur de très courts termes.

Il faut d'abord un changement de conscience, passer d'un modèle extrinséciste de relation au milieu qui considère la Terre comme un pur dehors et une ressource à exploiter sans cesse et se convertir à un regard inclusif. La nature est en nous, nous sommes en elle. L'animal est notre double et mérite respect et protection.

Le plus grand changement à opérer me semble dans le domaine économique. La Terre est aujourd'hui aux mains d'une oligarchie de milliardaires qui gèrent l'univers en fonction de leur profit. Milliardaires et multinationales ont plus de pouvoir que les États, échappent à leur contrainte et contrôles et imposent leur choix bien au-delà des discours démocratiques. Je ne parle pas seulement de fraudes et d'évasions fiscales. Il faudrait abolir les pavillons de complaisance, contraindre les États voyous, mettre un système de taxation universel, équitable et transparent, surveiller les flux monétaires. Actuellement, là où il y a la démocratie, les gens élisent leurs dirigeants mais les dirigeants sont soumis aux oligarchies monétaires. Dans les régimes autoritaires comme la Russie et la Chine le pouvoir est absolu et n'est pas ventilé par une opinion publique et démocratique. Le système est piégé même si entretemps on peut faire la guerre.

Par bonheur, il reste la conscience, la capacité de s'indigner, le courage de rompre. L'individu le fait quand il change son alimentation, sa vie, ses valeurs. Il le fait à un autre niveau plus large, quand il parvient à se réunir avec d'autres pour mieux comprendre et mettre en œuvre une action à caractère

collectif. Car une culture peut changer. Là non plus, il n'y pas de solutions magiques. Vingt fois sur le métier...L'histoire montre que même les grands systèmes spirituels peuvent se dégrader et se transformer en système de pouvoir. Notre Église en sait quelque chose maintenant que le voile du silence et du déni s'est déchiré.

Finalement l'espoir n'est pas hors de nous. Il est en nous, dans la capacité que nous avons de nous lever et d'explorer ici et maintenant les chemins qui mènent à la lumière.

Jane Goodall a bien raison de dire que la jeunesse est un signe d'espoir car elle est toujours plus consciente, plus capable que l'âge adulte de voir les distorsions et d'oser l'avenir. « Si vous vous focalisez sur ce que vous pouvez faire, vous, et si vous le faites bien, tout peut encore changer » (Goodall, p.293). L'être humain est capable d'amour et de bonté.

Vers l'Espérance

Y a-t-il un lien de continuité entre ces motifs d'espoir et l'espérance eschatologique. Je ne sais pas mais je pense que oui. L'espérance nous donne au moins quelques certitudes précieuses : celle de l'amour inconditionnel de Dieu pour nous, celle d'un pardon des offenses qui permet les recommencements, celle d'un accompagnement permanent rendu possible par la vérité de l'incarnation, celle d'une promesse de résurrection.

*Dans le froid de la nuit du 24 décembre,
j'aime la lumière de Noël*

Bibliographie : IV

BOURG, Dominique, *Une terre nouvelle*. Paris Desclée de

Brouwer, 2018, 235 pages

GOODALL, Jane et Douglas Abrams, *Le livre de l'espoir*, Paris,
Flammarion, 2021, 315 pages